

HARMONIE, DHARMA, DAO : L'HOMME FACE AU CHAOS

par

M. JEAN-FRANÇOIS JARRIGE

délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres

« Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. »

Cette petite phrase que l'on attribue à Lavoisier, faisant écho à la célèbre citation d'Anaxagore de Clazomène en 450 avant J.-C. : « Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau », allait donner naissance à des lois aussi révolutionnaires en Occident pour les tenants de l'existence d'un dieu créateur, source unique de toute harmonie universelle, que le sera la théorie de l'évolution de Darwin. Dès le début du XIX^e siècle, les traductions des grands textes de l'Inde et de la Chine vont permettre aux Européens de prendre conscience que, depuis des millénaires, les sages de l'Asie avaient eux aussi sous des formes diverses découvert ce même principe.

Si la Chine avait bien connue au II^e millénaire avant notre ère, un Seigneur d'en haut, Shang Di, dominant le monde tel un souverain, cette figure passe rapidement au deuxième plan. Dès le premier millénaire avant notre ère, les philosophes chinois formulent la doctrine du Dao, du Yin et du Yang et des Cinq Phases relatives à l'univers, mues par une énergie nommée *qi*, le souffle, animant les êtres et les choses sur la terre et sur le Ciel, en suivant un cycle invariable et sans fin où tout déclin inévitablement est suivi d'une ascension.

Le livre de la Voie et de la Vertu déclare : « La Voie du Ciel tend vers l'équilibre, vers l'harmonie, son mouvement est sans faute et sans usure ». Cette voie, principe de régulation né de l'interaction du Ciel et de la Terre, d'où procède le renouvellement sans fin du monde, les hommes sans cesse tendent à la perdre. Œuvrer aux moyens de la retrouver, de faire renaître l'harmonie dans l'univers, est le devoir du saint taoïste, comme de l'homme de bien confucéen. Toute une civilisation s'est ainsi construite sur cette quête, toujours recommencée, ce désir qui jamais ne fléchit de réaliser l'équilibre au sein d'un cosmos auquel l'Homme participe au même plan que la Terre et le Ciel.

Un autre aphorisme du Livre de la Voie et de la Vertu nous dit : « La musique de l'univers, celle que produit spontanément le Ciel-Terre est harmonie ineffable », tandis que Confucius déclare : « Dans la pratique des rites, c'est l'harmonie qui prime ; c'est elle qui fait la beauté de la Voie des anciens rois. Elle est la source de toute activité humaine (*Lunyu*, I, 12). »

Le « Laozi » (environ IV^e-III^e siècle avant notre ère) énonce ainsi les faits : « Le Dao engendre l'Un, Un engendre Deux, Deux engendre Trois et Trois les dix mille êtres. » Presque dans le même horizon chronologique, Platon, dans le *Timée*, établit que les nombres 1, 2 et 3 constituent les éléments de base de l'harmonie cosmique de l'univers. Aristote nous dit lui aussi que le monde et tout ce qu'il contient est déterminé par le nombre trois. Ainsi, avant la naissance de l'astronomie moderne, pendant de nombreux siècles, aussi bien dans le monde de notre tradition classique qu'en Chine, la géométrie du ciel et de la terre correspondra à une harmonie musicale, fondée principalement sur un système ternaire.

Cette géométrie du ciel, symbolisé par le cercle, et de la terre, matérialisée par le carré, domine la conception architecturale de la Chine et des pays sinisés. Le choix de l'emplacement de tout édifice répond à des règles nombreuses qui correspondent aux notions d'ordre et d'harmonie de la cosmologie traditionnelle. Les villes, les palais, les bâtiments cérémoniels et les habitations s'inscrivent dans un ensemble de carrés imbriqués délimités par des séries d'enceintes, le long d'un axe central, échelonnés du sud au nord, selon leur ordre d'importance. Dans ces grands plans d'ensemble d'une stricte géométrie axiale et horizontale, tout un réseau de jardins se caractérise par l'asymétrie, les courbes qui évoquent, avec leurs rochers et leurs bassins reflétant le ciel, la beauté mystérieuse de la nature sauvage, celle des grands paysages des « montagnes et des eaux ». La récente exposition du Grand Palais, « Montagnes célestes », a été l'occasion de présenter un magnifique ensemble de peintures illustrant le goût des Chinois pour une nature reposant sur un ordre universel où le Ciel, la Terre et l'Homme sont unis dans une profonde harmonie cosmique. Ces grandes scènes de paysage semblent accorder à l'Homme une place infime. Pourtant, l'inspiration lyrique des artistes chinois transforme ces paysages en expression d'état d'âme dont la profondeur rejoint les grandes méditations des maîtres de la peinture occidentale.

Le monde sinisé a connu, comme partout ailleurs et à toutes les époques, la plainte de ceux qui doivent vivre dans un univers livré à une nécessité aveugle, au hasard, à l'injustice et à la souffrance. Mais le sage en Chine ne tourne pas son regard vers un autre monde céleste ou idéal pour y découvrir l'harmonie qui fait défaut au nôtre. Il se conforme à l'ancien classique du changement (*Yi-jing*), en décrivant ce qu'il a sous les yeux pour en faire apparaître la cohérence, expliquer le fonctionnement des forces de la nature. Peut-on essayer de vivre le mieux possible selon une morale en harmonie avec le monde qui nous entoure. Un tel choix de vie n'est pas sans présenter quelque ressemblance avec l'attitude de nombreux sages de notre Antiquité classique.

Lorsque le bouddhisme atteint la Chine, la Corée et surtout le Japon, les fondateurs des grandes sectes, souvent eux-mêmes poètes, peintres et sculpteurs, vont chercher à conduire les hommes vers l'Éveil par une esthétique fondée sur une profonde harmonie avec la nature. Ainsi le moine Kôbô Daishi, de retour de Chine, fonde en 816 le temple du Kôyasan dans un splendide paysage de montagnes qui, avec sa ceinture de huit monts, est la matérialisation sur terre du mandala central du bouddhisme ésotérique. Aujourd'hui encore, de ces sanctuaires entourés de cimes couvertes d'arbres pluri-centenaires, au milieu des nuages et des brumes, s'élève le chant rituel du shômyô, emprunté à l'Inde et à la Chine, et dont Kôbô Daishi disait : « Lorsque toutes choses qui ont une voix en ce monde la font résonner toutes ensemble, gardant leurs caractéristiques tout en se fondant en un son unique, ce dernier se rapproche le plus de la voix du Buddha ». Dans l'ancienne capitale, Kyôto, des moines créent alors des jardins souvent dédiés au Buddha Amida, dont la beauté exprime l'harmonie de la Terre pure où les âmes des futurs délivrés attendent leur dernière incarnation précédant l'Éveil. Par la suite, inspirés par la peinture chinoise de l'époque Song, les moines zen réalisent dans des espaces souvent très réduits d'admirables paysages, dressant des pierres, traçant des sillons dans du gravier qui évoquent, comme au Daitoku-ji à partir du XIV^e siècle, le fleuve de la vie, le « grand océan », symbolisant le destin de l'homme et de sa place dans l'univers. Plusieurs de ces jardins conduisent à des pavillons d'une simplicité raffinée où se pratique la voie du thé qui permet de conjuguer le sentiment du beau et de l'hospitalité avec l'esprit de dépouillement et de maîtrise de soi. En postface au célèbre ouvrage d'Okakura Kakuzô, *Le livre du thé*, le maître Sen Soshitsu XV écrit : « Il convient de vivre en aiguisant son attention sur le moindre détail – fleurs caractéristiques de la saison, le son de l'eau versée sur la pierre, l'instant où le soir se métamorphose en crépuscule. Non parce que ces choses alimenteraient notre ego, mais parce qu'elles mettent nos vies en harmonie avec ce qui transcende l'ego. »

Quant aux penseurs indiens, beaucoup considèrent que tout ce qui existe est la manifestation des virtualités contenues en germe dans une vibration éternelle. L'existence est ainsi un ensemble indéfini d'harmoniques dont la référence unique

est le Son fondamental dont la transcription en langage humain prend la forme d'un monosyllabe, Om. L'univers est donc conçu comme une vibration éternelle qui se déploie, s'enrichit, puis dépérit et meurt dans un processus de résorption à partir duquel se forme un autre univers.

Ce grand principe de stabilité universelle s'appuie sur la notion de dharma, puissance surnaturelle, qui provient de la racine *dhar-* « soutenir, maintenir, sauvegarder ». Ce terme a le sens général de régularité, d'harmonie, d'équilibre fondamental, présidant à l'existence du cosmos, de la nature, de la société et de l'individu. Toute conduite contraire au dharma, toute violation de cette puissance fondamentale et universelle trouble l'harmonie, compromet la stabilité, brouille les relations normales et instaure le chaos. Une fois ce principe accepté, chacun peut se représenter l'Absolu, le Principe Suprême (Brahman), comme il le désire et choisir le nom sous lequel il veut l'adorer. Mais le but ultime que bien peu atteignent est de prendre conscience du caractère illusoire du monde afin de se libérer du cycle des renaissances, pour ensuite réaliser l'Absolu en soi ou, pour les bouddhistes, pour atteindre l'Éveil. Toutefois la plupart des grands maîtres spirituels de l'Inde ont fait preuve de pragmatisme en admettant que l'immense majorité des hommes étaient appelés à conduire leur vie spirituelle dans ce monde des apparences auquel il convenait donc d'accorder une certaine réalité. Les arts font partie, tout comme les techniques de méditation, de dévotion ou de contrôle du corps par le yoga, des sentiers qui conduisent les hommes vers la réalisation en eux-mêmes de l'Absolu ou vers l'Éveil.

C'est grâce à ce pragmatisme, bien éloigné du nihilisme qu'on attribue parfois à la pensée indienne, que les visiteurs du musée Guimet peuvent en parcourant les galeries consacrées aux arts du monde indianisé éprouver le sentiment d'entrer dans un monde d'harmonieuse sérénité. Les êtres révéérés et les divinités apparaissent dans le plein épanouissement de formes juvéniles qui transposent dans la réalité une conception idéalisée de la nature. La statuaire de l'époque Gupta (IV^e-V^e siècle) offre en particulier de magnifiques exemples de morphologies fluides et dépouillées que des subtilités du modelé rendent palpitantes de vie.

Les grands mythes cosmiques trouvent de puissantes expressions sculptées dans les falaises des grottes sacrées et des sanctuaires. À Deogarh au VI^e siècle ou à Mahâvalipuram au VII^e siècle, le grand dieu Vishnu apparaît couché sur le serpent infini, Ananta, flottant sur l'Océan primordial entre deux âges cosmiques. Alors que le monde précédent a été dissous dans l'eau, le dieu au corps harmonieux rêve en toute sérénité le monde qu'il va créer. Quant au dieu Shiva, autre expression de cet Absolu que tout homme doit rechercher en lui-même, il interprète dans un cercle de flamme, la danse cosmique qui crée et détruit les mondes, comme l'illustre bien un beau bronze du XI^e siècle du musée Guimet. Rarement la statuaire a su atteindre cette grandiose harmonie entre l'admirable modelé du corps du dieu et l'énergie

éternelle qui anime le flux sans fin du cosmos. De la même époque et toujours au musée Guimet, un autre bronze au splendide modelé représente le même dieu Shiva jouant de la vina, le luth indien, symbolisant son rôle de « Maître des sciences et des arts », dans une attitude qui rappelle celle d'Orphée lequel, par la mélodie, le rythme et l'harmonie de sa lyre, pénètre les secrets de la nature. D'autres sculptures nous montrent le talent d'artistes indiens pour réaliser la fusion harmonieuse des principes masculin et féminin dans les corps androgynes de Siva-Parvati ou de Vishnu-Lakshmi.

La pensée chinoise et la pensée indienne se situent dans des univers très différents de la perspective judéo-chrétienne. Pour celle-ci, le monde a été créé de rien par Dieu, qui est d'une nature totalement distincte de sa création. Le processus du monde n'a qu'une durée limitée, jusqu'à ce que la puissance de Dieu le détruise pour produire une nouvelle terre libérée de la malédiction du péché. Dans un tel monde où l'homme est marqué par la chute originelle, l'harmonie ne peut se concevoir que comme un reflet ou un avant-goût de celle du royaume des cieux. Ainsi les artistes se doivent-ils, non pas d'exalter l'harmonie de l'homme avec la nature, mais d'illustrer comme ils l'ont si souvent fait de façon admirable la grande dramaturgie de l'Ancien et du Nouveau Testament et tout particulièrement le sacrifice du Christ.

La pensée judéo-chrétienne est donc à première vue bien éloignée de la sagesse chinoise et indienne tout comme de celle de l'Antiquité gréco-romaine. Les philosophes platoniciens ou stoïciens, comme les penseurs de la Chine et ceux de l'Inde, sont restés suffisamment pragmatiques pour admettre la nécessité de respecter les mythes et traditions poétiques et religieuses, considérés comme des ciments de la société. Mais comme le rappelle Pierre Hadot dans *Le voile d'Isis*, le sage, dans notre monde classique, ne saurait se contenter de ces mythes quelle que soit leur beauté poétique ; il recherche une vraie science de la nature ou bien considère, comme les stoïciens, que les dieux ne sont que les différentes formes d'un dieu unique qui est la nature, avec laquelle il convient de vivre en harmonie. Lorsque nous avons évoqué la cohérence des opposés en Chine et l'unité qui se cache, en Inde, derrière la diversité, comment ne pas penser à Héraclite déclarant : « En honorant le dieu de la vie, Dionysos, j'honore en même temps, le Dieu de la mort, Hadès, ils sont « le même » ; l'un ne se conçoit qu'à travers l'autre. »

Par ailleurs, nous savons tous combien forte a été l'influence sur la pensée chrétienne du néoplatonisme, notamment de Plotin, si marqué par la philosophie indienne, et celle du stoïcisme. Clément d'Alexandrie, stoïcien devenu chrétien, ne déclarait-il pas que le christianisme disposait de deux Anciens Testaments, celui des Hébreux et la philosophie grecque ?

Dans son célèbre ouvrage : *L'Inde*, le grand géographe al-Biruni, mort à Ghazni en 1048, met en relief l'harmonie qu'il constate entre la philosophie

platonico-pythagoricienne, la sagesse indienne et certaines conceptions du soufisme en Islam. Un siècle plus tard, les platoniciens de l'école de Chartres commentent à leur tour le Timée et l'harmonie cosmique du monde selon Platon, avant même que les artistes de la Renaissance ne dotent l'Europe de monuments dont les proportions relèvent de la science des nombres inspirée par l'idéal d'harmonie de l'Antiquité classique, que l'on retrouve aussi dans les admirables mosquées du grand Sinan à Istanbul ou Édirne. L'Église elle-même a d'ailleurs dû prendre son parti, voire même patronner des allégories de cette même Antiquité classique qui sont restées longtemps parmi les sujets de prédilection des peintres et des sculpteurs.

Le désordre et le chaos de la société ont été les grandes préoccupations des civilisations de l'Asie dont nous avons parlé. Qu'il s'agisse de la voie du Dao, de l'idéal confucéen ou des règles intangibles du dharma, l'harmonie avec la nature ou avec le monde des idées, telle que nous avons pu brièvement l'évoquer, favorise un certain conservatisme de la société. On ne saurait trop trouver en Chine ou en Inde l'équivalent du mythe de Prométhée, du héros s'opposant aux dieux et dévoilant les secrets de la nature pour les mettre au service des hommes, sans hésiter à ébranler une certaine cohésion ou harmonie sociale en conflit avec cette liberté individuelle sur laquelle l'Occident s'est en partie construite.

Mais, après certaines des utopies sanglantes du XX^e siècle cherchant à construire un monde harmonieux par la dictature du prolétariat ou la domination des êtres supérieurs, comment s'étonner de l'engouement de ceux qui portent de plus en plus leur intérêt sur les rayons de librairies consacrés à la sagesse orientale. Mais comment ne pas regretter que, dans le même temps, notre Éducation nationale considère de plus en plus qu'un enseignement minimum du latin, sans parler du grec, relève d'un élitisme désuet. Comment croire que cette sagesse « orientale » ou « occidentale » plurimillénaire, fondée sur des citations et des textes miraculeusement préservés par des générations qui les ont mémorisés ou transcrits, serait un héritage inutile pour essayer de construire un monde plus juste et donc plus harmonieux ? Les langues dites mortes comme le grec, le latin, le sanskrit ou difficiles comme le chinois classique nous parlent, comme toutes les œuvres artistiques qui éclairent la profondeur de l'âme humaine, de ce désir multimillénaire d'harmonie avec la nature, avec le monde des idées et surtout avec tous les êtres qui ne sont, comme le répètent les sages indiens, que d'autres nous-mêmes. Lorsque la science qui, depuis trois siècles, déploie pourtant la réalité du monde avec de plus en plus de précision, ne sait plus répondre aux questions essentielles que se posent depuis toujours les hommes, alors ces strates de sagesse des différentes civilisations et la beauté du monde des apparences créées tant par la nature que par les artistes inspirés nourrissent notre rêve d'harmonie. Celui-ci nous aide à vivre face aux forces de désordre et de chaos dont nous savons qu'elles sont aussi des composantes de l'univers et donc de chacun de nous.